

LES MUSES FRANÇAISES

MARIE DE FRANCE

Les ouvrages de Marie de France ne contiennent aucune indication précise sur sa naissance et sur sa vie. Elle dit seulement quelque part : « Je suis de France », ce qui est évidemment un renseignement, mais combien vague (1). Ses principaux biographes ont cependant cru pouvoir en tirer cette déduction : Marie devait être née dans l'Ile-de-France. On a même été jusqu'à donner Compiègne comme lieu probable de sa naissance.

Passons!... Marie demeura la plus grande partie de sa vie en Angleterre, du moins, c'est là qu'elle composa tous ses ouvrages. On suppose — mais ce n'est encore qu'une supposition ! — qu'elle vécut sous le règne d'Henri II (1154-1189)... à moins que ce ne soit sous celui d'Henri III (1216-1272). L'écart est important, comme on voit. On dit bien que ses *Fables* parurent aux environs de 1170 et ses *Lais* vers 1180, mais ces dates sont-elles exactes ?...

Les *Fables* de Marie de France sont au nombre de cent trois, traduites, pour la plupart, de fables attribuées soit à Phèdre, soit à Esope, soit encore au grammairien Romulus, mais dont la véritable provenance est en réalité assez problématique. Ces fables sont écrites dans un style clair et simple. Marie s'y montre souvent une moraliste sévère. Elle a le sentiment de la justice à un très haut degré, et aussi, ce qui est curieux pour l'époque, le sentiment de la fraternité humaine. Elle fulmine contre l'égoïsme, et il n'est point rare de la voir s'élever avec véhémence contre la violence. Et le fameux droit du plus fort lui semble une loi odieuse.

Les *Lais* attribués à Marie de France sont au nombre de douze, — quelques auteurs disent quinze — mais il est fort probable qu'elle en composa davantage restés anonymes.

Gaston Paris a admirablement défini ce genre de pièces. « Ce sont, dit-il, des contes d'aventure et d'amour, où figurent souvent des fées, des merveilles, des transformations ; on y parle plus d'une fois du pays de l'immortalité, où les fées, conduisent et retiennent les héros ; on y men-

(1) Dans l'épilogue de ses *Dits d'Ysopet*, Marie s'exprime ainsi :
Au finement (à la fin) de cet écrit,
Qu'en roman ai tourné et dit,
Me nommerai par remembrance :
Marie ai nom, et suis de France.

tionne Arthur, dont la cour est parfois le théâtre du récit et aussi Tristan. On peut y reconnaître les débris d'une ancienne mythologie, d'ordinaire incomprise et presque méconnaissable ; il y règne en général un ton tendre et mélancolique en même temps qu'une passion inconnue aux chansons de geste ; d'ailleurs les personnages des contes celtiques sont transformés en chevaliers et en dames. » Or, précisément, les plus beaux lais de Marie de France eurent pour modèle des fables bretonnes, elle le déclare elle-même au commencement ou à la fin de chacun d'eux.

Le *Chèvrefeuille* est de tous ses lais celui qui est le plus connu ; cependant, le lai d'*Eliduc* lui est certainement supérieur. On peut même assurer que c'est là le chef-d'œuvre de Marie de France. Il y a dans cette pièce des qualités qu'il est rare de rencontrer dans les autres productions de cette époque. Marie a su avec un art véritable rendre ses héros également intéressants, et faire naître du caractère même des personnages les incidents les plus pathétiques. On est séduit par la grâce des scènes d'amour et par des détails pleins d'une charmante délicatesse.

Outre les *Fables* et les *Lais*, on possède encore de Marie un poème intitulé *L'Espurgatoire de Saint Patriz*. Il ne s'agit d'ailleurs que de la traduction du *Tractatus de Purgatorio S. Patricii* de Henri de Salterey, où l'on trouve la description des maux de l'autre monde d'après la conception irlandaise.

Marie de France réunit ses fables sous le titre général de *Dit d'Ysopet* (le livre d'Esopé).

Ses principaux lais sont : *Guigemar*, *Bisclavret*, *Lanval*, *Yonec*, le lai du *Chèvrefeuille* (épisode de la légende galloise de Tristan). Certains, comme le *Frêne*, les *Deux Amants* se passent en Normandie ; d'autres sont des récits qu'on rencontre un peu partout : *Laustic* (ou le *Rossignol*), *Milon*, *Equitan*, *Eliduc*, etc.

CONSULTER : CONSTANT, *Marie de Compiègne et l'Évangile aux femmes*, Bull. soc. his. Compiègne (1876). — GIDEL, dans *Revue hist. de l'Anjou* (1868). — LA CROIX DU MAINE et DU VERDIER, *bibl. Franç.* (1772-3). — B. DE ROQUEFORT, *Poésies de Marie de France* (1819), RAYNOUARD, dans *Journal des savants* (1820). — G. PARIS, dans *Romania*. — J. BÉDIER, *Revue des Deux-mondes* 15 oct. 1891. — EUG. CRÉPET, *Les Poètes français*. — PETIT DE JULLEVILLE, *Hist. de la langue et de la litt. Franç.* 1896.

ÉLIDUC

Un vaillant chevalier de la Petite-Bretagne, Eliduc, le héros du lai, disgracié par son roi, va chercher en Angleterre de quoi occuper son bouillant courage. Il s'embarque avec dix compagnons après avoir juré à sa femme de lui conserver sa foi. Un vieux Roi du pays d'Exeter, en guerre avec des voisins, le prend à son service et Eliduc est assez heureux pour repousser les ennemis. Le Roi le comble de bienfaits et lui demande de rester à sa solde pendant un an.

Cependant, Guilladon, fille unique du roi, qui a entendu